

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Le mois politique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 126-128

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LE MOIS POLITIQUE

Nous ne savons pas trop quand et comment finira le massacre des braves paysans boers. Mais, s'il faut en croire les grands pontifes de la presse helvétique ou étrangère, la question de temps est accessoire : ils y passeront tous, ces pauvres diables de Boers : on nous le répète tous les jours, et sur les tons les plus variés. Et nous-mêmes nous y croyons, hélas ! car le sang généreux des soldats de Krüger sera bientôt épuisé, tandis que la vertueuse Albion lève sans cesse de nouvelles troupes : elle en demande à la métropole, elle en demande à l'Irlande, à l'Ecosse ; elle en demande aux colonies innombrables qu'elle a au delà des mers. Quant aux mules et aux chevaux, plus importants encore que les contingents militaires, elle en achète à l'Europe : sa

résistance devient folle, rageuse : elle ne peut plus reculer et elle ira jusqu'au bout, appuyée par le silence infâme des gouvernements européens, sûre de vaincre... dût-elle y perdre l'honneur, ce qui est déjà à peu près accompli. Quoiqu'il en soit, c'est avec un frémissement de joie que nous avons appris le succès du général Delarey et la capture de lord Methuen : nous savons bien — et nous venons de dire pourquoi — que l'heure néfaste sonnera pour les nobles champions de l'idée de foyer, d'indépendance et de liberté ; mais, c'est égal ! Le léopard a mordu la poussière : l'opinion publique — et non celle des publicistes — y a trouvé une véritable satisfaction. Et ce qui est plus grand encore de la part de ce petit peuple, qui ne sera bientôt plus qu'un monceau de cadavres, c'est de voir avec quelle magnanimité il donne à la nation rivale des leçons de clémence et de pitié. Lord Methuen est libre, rendu à sa famille et à son pays : le pauvre Scheepers a été arraché à son lit d'hôpital et fusillé comme un chien. Les Boers sont en train de faire mentir plus que jamais un des proverbes les plus rabattus qu'on connaisse : avec eux, et par eux, les petits peuples comme les grands, auront désormais leur histoire.

Comme nous l'avions prévu, le voyage du frère de l'empereur allemand aux Etats-Unis, s'est transformé en une colossale glorification de l'union germano-américaine. Et cela s'est fait sous les yeux même de cette Angleterre qui doit cuire dans son jus, malgré son récent mariage avec le Japon. Le prince Henri — une figure bien sympathique après tout — s'est efforcé d'affirmer l'idée pacifique et tout amicale de sa mission, et il n'y a eu, en réalité qu'un échange de paroles de banquets ou de télégrammes assez banal ; mais tout cela, ce n'est sans doute qu'une entrée en matière, et le Kaiser sait trop bien faire ses affaires pour qu'il laisse endormir celle qu'il vient de commencer. De son côté, l'Amérique qui s'est montrée courtoise sans devenir plate, n'a pas voulu dissimuler le plaisir qu'elle éprouvait à l'impériale étreinte de Guillaume II. C'est un ami puissant ! Et ça... comme on dirait à Berne, ça, c'est vraiment quéq' chose.

En France, il fait chaud ! Les têtes se montent et les élections se préparent. Sans chanter victoire encore, il faut reconnaître que tous ceux qui autrefois se contentaient de regarder l'eau passer sous le pont, se sont mis à la besogne. La mêlée promet d'être assez générale à la fin d'Avril et, bien qu'il soit difficile de renverser un gouvernement, qui a supprimé jusqu'ici tout ce qui pouvait gêner « sa marche à l'Etoile », il commence à s'inquiéter et à se troubler : il consulte le vent et le vent a l'air de tourner à la tempête. Un changement sérieux en France serait un vrai miracle ; mais enfin, ça se voit encore quelquefois, les miracles :

M. Waldeck-Rousseau lui-même doit à un miracle sa conservation et sa vie sauve : il s'en est fallu de bien peu, comme on le sait, qu'il ne devint victime d'un de ces accidents de tramways ou d'automobiles si fréquents à Paris. Il serait cruel de souhaiter la mort du pauvre pécheur ; mais il est permis de souhaiter la fin d'un régime sans commettre l'ombre de péché : vive Waldeck, et par dessus tout, vive la justice et vive le droit.

L'Italie a échappé à une crise ministérielle : moins heureuse qu'elle, l'Espagne en a eu une à son propre compte et se prépare maintenant à couronner son petit roi de 18 ans. Pourvu que d'ici là il n'y ait pas encore quelque surprise : car ces bons Espagnols ont toujours l'air de chanter le même refrain : « Si cette histoire vous amuse, nous allons la la la recommencer. » Il va sans dire que toutes ces crises ministérielles des Espagnes et de l'Italie, aussi bien que les élections françaises, ont le don de faire « causer » les écrivains profonds qui continuent leurs études sur la ruine ou du moins la décadence des nations catholiques. Cela leur suffit, paraît-il, pour leur thèse. Un ministre qui tombe, un cabinet qui fait la culbute, un pays qui se trémousse, vraiment ! on ne voit ça que dans les pays catholiques ! Et les autres que font-ils ? Ils se contentent de tuer et d'amasser de l'argent : c'est moins grave sans doute, et c'est combien plus glorieux ! Quand donc fmira-t-on de nous servir ces vieux clichés ? Peut-être jamais.

Décidément ! le métier de chroniqueur de mois politique devient accablant : c'est toujours la même chose, car quand on a fait une promenade en Afrique, jeté un coup d'œil sur la cuisine française ou allemande, il faut tirer l'échelle. Sans doute s'il fallait entrer dans des détails, il y aurait peut-être encore moyen de tirer quelque bonne leçon de choses ; mais, pour faire de la politique en détail, il suffit de rester chez nous et de prêter l'oreille aux bruits de chaque jour. Seulement, cette attention là nous apprendrait peut-être à moins médire des autres et à constater que, même chez nous, il y a encore bien à faire pour être dans le progrès : et alors quoi ? Contentons-nous donc, vous, amis lecteurs, et moi avec vous, de trouver très mauvaise toute politique qui méconnaît les droits de Dieu et qui, après vingt siècles d'histoire, oublie qu'un homme Dieu s'est fait crucifier pour sauver le monde et lui apporter, du haut de son gibet, la paix, l'amour et la liberté. Mauvaise politique en effet !... Et pourtant, voici de nouveau Pâques avec ses carillons !

L. W.